

## POUR UNE NEUROSEMANTIQUE ÉPISTÉMIQUE

MAURICE TOUSSAINT  
toussain @ idf. ext. jussieu. fr

### 0. Introduction ou état de la recherche

Deux études critiques<sup>1</sup> m'ont fourni récemment l'occasion de faire mention, dans l'*Anuario de Estudios Filológicos*, de la neurosémantique épistémique (NSE), encore appelée neurolinguistique analytique (NLA). Mais dans cette revue, la théorie n'a jamais donné lieu à une présentation d'ensemble. C'est ce que je me propose aujourd'hui en visant un objectif particulier : expliciter le lien qui existe entre cette linguistique cognitive et des études qui à première vue en paraissent fort éloignées, à savoir les essais polémiques contre la thèse de l'arbitrarité du signe qui ont été publiés dans les premiers numéros de l'*AEF*.

La NSE se caractérise ainsi. Par la forme circulaire, bipolaire, du modèle établi par la NLA, la théorie se situe aux antipodes d'une métaphysique de la subjectivité<sup>2</sup> repérable dans l'idéalisme transcendantal de la psychomécanique du langage<sup>3</sup> ou dans le caractère universaliste et représentationniste du cognitivisme. Sur le plan de la modélisation des conditions de possibilité de la cognition, il me semble qu'on a affaire, avec la NLA, pour reprendre le mot kantien de Petitot, à un «schématisme de la structure»<sup>4</sup> et que le modèle

---

<sup>1</sup> Maurice Toussaint, «Théorie linguistique et opérativité», *AEF* XVII (1994), pp. 433-442, «Universalisme et universalité : pour une physique des cas», *AEF* XVIII (1995), pp. 507-522.

<sup>2</sup> Francisco Varela, Evan Thompson, Eleanor Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil, 1993.

Jean-Pierre Dupuy, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La découverte, 1994.

Maurice Toussaint, «Vers une théorie (critique) du sujet : une neurolinguistique cognitive anticognitiviste», *Cuadernos de Filología Francesa*, (CFF IX) à paraître en 1997.

<sup>3</sup> Maurice Toussaint, «Le sujet du temps», *Cahiers de praxématique*, à paraître en 1997.

<sup>4</sup> Jean Petitot, *Morphogenèse du sens I. Pour un schématisme de la structure*, Paris, PUF, 1985.

cyclique pourrait renvoyer à un phénomène d'hystérésis que formaliserait la catastrophe de la fronce<sup>5</sup>.

Positivement, dans les années 80, j'ai interprété<sup>6</sup> la bipolarité des structures linguistiques comme étant le remplissage symbolique de la forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice. Plus largement, les langues présentent, dans les divers sous-systèmes qui les composent, une structure fondamentale qui serait celle-là même de la connaissance, et par conséquent de toute activité d'apprentissage. A un pôle de l'oscillation cognitive ou épistémique, un sujet domine un objet et au pôle diamétralement opposé prend forme la posture inverse; non un objet dominant un sujet, car le système étant alors dans un état de moindre hétérogénéité, il n'y a ni sujet, ni objet *stricto sensu*, mais ce que j'appelle le couple épistémique inverse protoobjet-protosujet. Il n'est pas caricatural de dire que le linguiste théoricien, en tant que sujet, ne comprend bien que la polarité dont il émerge, et tend à rabattre la structure et le fonctionnement du langage et des langues sur le pôle qu'il occupe. C'est cela même qui constitue la métaphysique de la subjectivité des divers rationalismes.

C'est ainsi que la NS épistémique, interprétation épistémologique du modèle cyclique de la NLA, inscrit dans les fondations du langage la forme même de la connaissance, la forme même de l'expérience, vécue dans l'affrontement épistémique avec l'Autre, «mon frère», mon «image spéculaire» ou telle technique que j'essaie de m'approprier en inversant un rapport de domination. Tout être qui pense véritablement, quelle que soit l'exiguïté du domaine qu'il embrasse, sait qu'il opère *un renversement, un retournement de la question*. Voir dans cette *inversion*, forme élémentaire de toute «activité» — pulsionnelle, affective, manuelle, préconceptionnelle, perceptuelle — la matrice du langage, c'est découvrir dans les structures sémantiques la reconfiguration du corps-à-corps épistémique. Il s'ensuit que la NSE ne peut considérer le dialogique, le pragmatique, l'énonciatif, matière et forme mêmes du langage, comme relevant de composantes plus ou moins annexes.

Cette inscription<sup>7</sup>, ce marquage d'une oscillation dialectique où les êtres parlant prennent corps, est la forme linguistique la plus intégrante de la *mimesis*. Dès son établissement, le modèle sinusoïdal a eu pour corollaire une critique de ce consensus dualiste qui, refusant de voir le travail du corps dans ce qu'on appelle l'esprit, déclare le signe arbitraire. Les études «mimologistes» parues dans les tomes I, II, III et IV de l'*AEF* sont en fait des compléments

<sup>5</sup> Maurice Toussaint, «Du temps et de l'énonciation», *Langages* LXX (1983), pp. 107-126.

<sup>6</sup> Maurice Toussaint, «Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire», *Etudes de linguistique appliquée* LXXIV (1989), pp. 37-50.

<sup>7</sup> Maurice Toussaint, «De quelques lieux de l'écriture», *La escritura y su espacio, Dossier Michaux, Correspondance* IV (1995), pp. 9-22.

à un texte alors non publié *Contre l'arbitraire du signe*<sup>8</sup>. Elles concernent des formes intégrantes et intégrées d'une *mimesis* générale selon laquelle il faut simuler pour com-prendre, non l'essence des choses, mais pour posséder symboliquement l'espace conflictuel d'une interaction. Elles peuvent aujourd'hui prendre place parmi les recherches sur l'enracinement du langage dans l'action<sup>9</sup>, et donc dans la perception. Aussi, ces derniers temps, dans le cadre des sciences de la cognition, l'enactionnisme de Francisco Varela, principalement dans *L'inscription corporelle de l'esprit*, m'aide-t-il à mieux comprendre ma propre démarche.

### 1. Etablissement du modèle sinusoïdal

Le «schème ternaire» guillaumien proposé comme structure du système verbo-temporel est une variante du «tenseur binaire radical». Il ne fait état que d'un seuil, c'est-à-dire que d'une inversion de tension. La critique de ce modèle m'y a fait voir *deux* inversions *inverses*. C'est pour cette raison, qu'extrapolant, j'ai émis l'hypothèse que nous étions en présence d'un processus cyclique, soit en première approximation une courbe sinusoïdale. Ce sont ces deux lieux polaires (inverses) qui produisent généralement deux couples sémantiques *inversement orientés*. L'état «initial» de l'opération de construction de la notion de temps, par exemple, présente la relation d'ordre 1) infinitif, 2) participe passé qu'inverse le couple 1) passé, 2) futur de l'état «final». On a 1) *écrire*, signifié «antérieur», 2) *écrit*, signifié «ultérieur», et non l'inverse; puis (*il*) *écrivit*, «antérieur», 2) (*il*) *écrira*, «ultérieur», et non l'inverse. Les signifiés ne forment plus, dans l'abstrait seulement, une *opposition*, mais sont concrètement définis par leur *position* au sein d'une opération «neurolinguistique».

Le système ne consiste pas uniquement en une inversion d'inverses. On y note aisément une autre différence. Le couple ordonné formant l'indicatif distingue trois époques. Cet état est celui de la *disjonction* (/). Je parle alors du pôle d'hétérogénéité ou de différenciation maximale. En revanche, *écrire*, *écrivait*, *écrit*, ne distinguent pas trois époques, mais trois phases, trois «aspects» d'un procès à n'importe quelle époque. Il s'agit du pôle d'hétérogénéité ou de différenciation minimale, celui de la *conjonction* (-). Aussi est-il celui des «protoformes». L'«aspect» c'est du prototemps; et l'infinitif un protofutur, le participe présent un protoprésent, le participe passé un protopassé. *Ecrira* → *écrire* sont deux formes qui émergent d'un processus de déshétérogénéisation croissante; *écrit* → *écrivit* d'hétérogénéisation croissante.

<sup>8</sup> Paris, Didier Erudition, 1983.

<sup>9</sup> Jean-Paul Bronckart, «El discurso como acción. Por un nuevo paradigma psicolingüístico», *Anuario de Psicología* LIV (1992), pp. 3-48.

Puisqu'il est question d'opération, donc de mouvement, on peut s'attendre à des phénomènes d'inertie et d'attraction. Je parlais de «synergie» dans les années 70 : sous l'effet d'un signifié ultérieur, un antérieur dans un système connexe est ultériorisé et vaut donc son inverse. Reçoivent ainsi une explication dynamique des faits bien répertoriés, mais qui font encore problème:

(1) *Si je le savais je te le dirais.*

(2) *Je la regarde écrire.*

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un même phénomène d'ultériorisation. *Savais*, entraîné par *si*, qui est un homologue de l'infinitif, et par son ultérieur le futur conditionnel *dirais*, vaut en conséquence *saurais*. Mais *savais* continue de valoir un passé et en tant que tel signifie que la condition est *antérieure* à la conséquence. La langue populaire, qui ne retient pas cette valeur, ultériorise pleinement et dit *si je le saurais*. Dans (2), *écrire*, sous l'effet synergique du verbe de perception, est entraîné vers le membre ultérieur de son pôle et vaut alors *écrire* et *écrit*, d'où la glose : elle est donc *écrivant*.

Autre effet du sens en tant que direction d'un mouvement. Le «futur» est-il avant ou après «nous»? Si intuitivement on s'appuie sur la conversion d'*écrire* en *écrit*, on dira «avant», et «après» si on pense à l'ordre *écrivait*, *écrivra*. Les faits sémantico-syntaxiques sont des conséquences, contradictoires ou non, de la dynamique des systèmes.

Devant ces cas de contradiction, trois attitudes possibles qui me paraissent récusables. Une seule retiendra mon attention. Elle consiste à poser des signifiés transcendants, dits profonds, conceptuels, noématiques, etc., indépendants, dissociés des signifiants; et antérieurs à ceux-ci. Cette postulation, présaussurienne, mais que la phénoménologie husserlienne accrédite, est le propre des linguistiques cognitivistes universalistes. Diamétralement opposée à cette thèse, la NLA, par le modèle dynamique qu'elle propose, et dont la forme circulaire est la forme même de la contradiction, peut rendre compte des faits linguistiques contradictoires; sans recourir, dans un repliement logiciste, à des vues dualistes qui passent pour allant de soi, tant notre culture repose sur la dichotomie du corps et de l'esprit; ce dernier conçu comme lieu des idées claires et distinctes, opposé au corps du signe —le signifiant— lieu de confusion.

## 2. Validation de la théorie par les faits

Il importe de pouvoir étendre le champ d'application d'un modèle au-delà des faits pour lesquels il a été conçu. Passons donc du système verbo-temporel au domaine des cas et testons ainsi la capacité de prédiction et, partant, la validité de la théorie.

Si les systèmes sont cycliques, comme au pôle passé/futur répond le pôle inverse protofutur-protopassé (infinitif-participe passé), il doit exister un pôle protoaccusatif-protonominatif répondant au pôle nominatif/accusatif. Voilà qui est nécessaire et suffisant pour rendre compte d'un phénomène bien connu et bien décrit, mais qui malgré les controverses demeure à mon sens inexpliqué. Je veux parler de ce qu'on nomme l'accusatif sujet et dont on a une variante dans la phrase française (2). La forme circulaire des processus neurolinguistiques produit les effets suivants. *La*, accusatif, signifié ultérieur dans son pôle, ne peut pas être sujet. Mais l'infinitif, protofutur, attire *la* vers l'autre pôle. Il occupe alors la position de protoaccusatif, homologue du protofutur, et devenu ainsi premier élément de ce pôle inverse, il peut faire office de «sujet» de *écrire*; d'où *elle écrit*, et je la garde.

Ce qui se passe à la périphérie de «nos» langues, pour certains lexèmes verbaux, pour des tournures impersonnelles, dans des propositions infinitives, on le sait, constitue le fondement de la syntaxe des langues dites ergatives. Pour le dire de façon passablement ethnocentriste la règle générale est que le cas dit «absolutif», marquant le «sujet» d'un verbe «intransitif» marque aussi l'«objet» d'un «transitif». L'absolutif est le protoaccusatif repéré ci-dessus, mais dans une oscillation de plus grande amplitude. Premier élément de son pôle, il est toujours «sujet», comme est toujours sujet notre nominatif, premier élément du pôle inverse. Mais je ne voudrais pas reprendre ici ce qui a été décrit dans l'*AEF* XVII et le *CFF* IX où l'on pourra trouver le modèle sinusoïdal, la représentation orbitale accompagnant les analyses ainsi que des références bibliographiques dans les sommes de Dixon<sup>10</sup> et de Lazard<sup>11</sup>. Ici, en guise de complément, je formule la critique suivante.

Les spécialistes de cette question délicate ont une compréhension fine des faits et il ne leur a pas échappé que ces «langues ergatives» ont une syntaxe qui est «en quelque sorte» «symétrique», «en miroir» par rapport aux nôtres; «parallèle» traduit plus d'incertitudes. Quoi qu'il en soit, ces images géométriques, ne composant pas une théorie générale du langage, des inconséquences, des incompréhensions, me semble-t-il, demeurent. Les prévisions sont celles-ci pour qui a observé la dynamique des systèmes cycliques. Si ces langues possèdent un système de la voix qui est l'homologue du pôle casuel qu'elles privilégient, puisqu'au pôle d'hétérogénéité maximale une passive ultériorise un nominatif et lui fait donc valoir un accusatif, *inversement* la voix ultérieure du pôle d'hétérogénéité minimale est nécessairement une protoactive qui a par conséquent la capacité d'ultérioriser un protoaccusatif (l'absolutif) lui faisant ainsi valoir son ultérieur, à savoir le protonominatif

<sup>10</sup> R. M. W. Dixon, *Ergativity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

<sup>11</sup> Gilbert Lazard, *Actance*, Paris, PUF, 1994.

(l'ergatif). Il en est bien ainsi. La théorie a produit du réel : elle est validée. Il découle de ce qui vient d'être dit que la voix fondamentale de nos langues est l'active, élément antérieur de son pôle, et que la fondamentale de ces langues, c'est-à-dire l'antérieur du pôle inverse, est nécessairement la protopassive. Or que s'est-il passé dans l'histoire de l'ergativité? Après avoir reconnu qu'on ne pouvait pas continuer à soutenir que les langues à ergatif avaient un verbe fondamentalement passif, on en est venu à dire que la voix fondamentale, qu'on essaie toutefois de nommer le moins souvent, est une active<sup>12</sup>. Ce second avis ne vaut pas mieux que le précédent, car *passif* ou *actif* implique *sujet*. Or ce pôle n'est pas celui du sujet. Ce travers ethnocentriste est ce que j'appelle plus précisément un rabattement sur le pôle du sujet, lequel, ainsi absolutisé, génère une métaphysique de la subjectivité<sup>13</sup>.

Divers contextes et co-textes font que certaines langues à ergatif recourent obligatoirement à la voie protoactive. Il se pourrait bien qu'intervienne le même type d'interprétation subjectiviste au moment de se prononcer sur la valeur de ces énoncés. Prenons cet exemple parlant du warrangu où *voir* et *chercher* sont un même verbe. Si un homme voit un kangourou, et qu'on le dise, le couple protoaccusatif-protonominatif est requis et la voix protopassive confirme la valeur de chaque cas. Si l'homme le cherche, *kangourou*, est, disons, mis au datif et l'ergatif ne convient pas. C'est le protoaccusatif, *alias* l'absolutif, qui prend contradictoirement la valeur de l'ergatif sous l'effet ultériorisant d'une protoactive. Il a été parlé dans de semblables cas de «réduction de l'effectivité de l'action»<sup>14</sup>. Arrive-t-on par là à éviter l'idée d'une réduction de la puissance de l'agent? L'homme qui voit le kangourou atteint son but. Ce n'est pas le cas de celui qui cherche, qu'on ne doit pas confondre avec celui qui trouve. Le subjectivisme auquel d'ailleurs l'*ergativité* doit son nom, ne pointe-t-il pas à l'horizon, et parvient-on ainsi à *expliquer* le phénomène?

Le modèle que j'ai établi pour le temps verbal m'impose une autre interprétation. Le couple protoaccusatif-protonominatif est celui de la différenciation minimale, celui de la conjonction. Sa cohésion est plus forte que celle du couple inverse nominatif/accusatif. La distance sémantique entre les membres d'un couple d'inverses casuel se mesure à celle qui sépare le couple de la diathèse. Or parler d'«active» et d'«antipassive» avec les spécialistes, c'est reconnaître le faible écart entre ces deux voix. Mais la «logique» greimassienne «non active» *vs* «non passive» serait plus équilibrée. Je préfère cependant penser «protopassive-protoactive» comme état de faible discrimination, c'est-à-dire de haute généralité inversant la version de haute

<sup>12</sup> Notons que la voix seconde est dite antipassive parce que son effet est l'inverse de celui de nos passives.

<sup>13</sup> Subjectivisme et objectivisme sont une même attitude polaire.

<sup>14</sup> Gilbert Lazard, *op. cit.*, p. 240.

particularité, «active/passive», dont usent prioritairement nos langues. On vérifiera que cette caractéristique du couple fondamental de la «syntaxe ergative», due à un état, à un moment de faible hétérogénéité du système est décelable dans les couples homologues. *Ecrire* et *écrit*, contrairement à *écrit* et *écrira*, n'opposent pas une époque future à une époque passée, ce sont deux balises d'un *seul* événement, autrement dit d'*écrit* à *écrira*, il y a *nécessairement* discontinuité, ce qui n'est pas le cas de *écrire* → *écrit*; de même, *cher ami* forme une unité sémantique contrairement à *ami cher*. Et pour le dire déjà sur le plan perceptuel, avec les «massifs», la forme du contenu est tributaire de celle du contenant. Inversement dit, quand les systèmes passent par le pôle d'hétérogénéité maximale, tout devient «comptable» et les couples sont bien deux membres, maximale discriminés. C'est le cas, sur le plan de l'expérience, de l'homme warrangu qui cherche. Le kangourou est absent ou invisible. En revanche, le pôle inverse, absolutif-ergatif, est celui de la proximité, de la conjonction, de la continuité, du contact, ici visuel sur le plan pratique.

### 3. De l'analytique à l'épistémique

Je n'ai que trop préparé l'hypothèse épistémologique. Mais avant d'explicitier l'interprétation, notons un trait de la NLA. Le modèle cyclique permet de dégager des homologues inattendues et par conséquent d'établir des proportions éclairantes : l'absolutif est à l'ergatif ce que l'infinitif est au participe passé. Exercice : justifier cette proposition.

Revenons à cette langue du nord de l'Australie. Les membres du couple protoaccusatif (absolutif)-pronominatif (ergatif) sont conjoints. L'homme voit l'animal, le couple linguistique est adéquat. Qu'une disjonction s'opère : l'animal est hors de vue, et ce couple casuel, alors inadéquat, est disjoint. L'un des membres disparaît, l'ergatif, et apparaît un quasi-objet. Il est «indirect». Comment ne pas entrevoir que ce couple protoaccusatif-pronominatif est un avatar linguistique du pôle sensori-moteur de Piaget où la permanence de l'objet n'est pas acquise, ou en termes thomiens, qu'il est la symbolisation d'un état où la *prégnance* l'emporte sur la *saillance*<sup>15</sup>. Essayer de saisir ces langues avec les termes de *passive* ou d'*active* c'est leur appliquer inadéquatement les attributs du sujet et de l'objet, alors que, selon moi, la syntaxe ergative est construite sur le couple épistémique minimalement différencié protoobjet-protosujet, celui-là dominant celui-ci, dont la paire protoaccusatif-pronominatif est la symbolisation isomorphe. A l'autre pôle, la syntaxe accusative, qui se fonde sur la toute-puissance du sujet, c'est-à-dire sur l'objet *stricto sensu* dominé, en somme, sur sa permanence *acquise*, est par

<sup>15</sup> Cf. le CCF IX, *op. cit.*

cela même beaucoup moins sensible au fait que l'action atteigne ou non celui-ci. Cette interprétation épistémologique de deux caractéristiques du modèle oscillatoire, l'inversion polaire et la différence de statut de ses pôles, fait de la NLA une neurosémantique du rapport de force épistémique. Le sens, enraciné dans l'action et la perception, prend la forme cyclique du retournement cognitif.

Si syntaxe ergative et mode quasi-nominal sont homologues, alors on devrait retrouver le couple protoobjet-protosujet à l'œuvre au pôle «initial» du système temporel. Il y détermine en effet les traits essentiels de ce mode. L'union déjà observée de ses membres et leur non-conjugabilité tiennent au fait que le sujet *stricto sensu* ne se définit qu'à l'autre pôle où il peut servir de repère parce qu'il y est dominant. A l'état d'hétérogénéité minimale, le protosujet, dominé, ne peut être que repéré, aussi une distinction d'époques ne peut-elle avoir lieu. Avec le couple profutur-protopassé nous avons bien affaire à la version temporelle du couple épistémique protoobjet-protosujet. L'ordre neurosémantique infinitif (profutur) → participe passé (protopassé) définit une orientation selon laquelle le temps semble tout faire passer du non-être au révolu et nous emporter avec toute chose vers la destruction. C'est le pôle du temps subi. En revanche avec l'ordre *écrit, écrira*, c'est le temps du sujet, d'un sujet maître du temps, projetant ses projets dans l'espace futur ouvert devant lui. L'indicatif inverse l'orientation temporelle du mode quasi-nominal. Et inversement<sup>16</sup>.

#### 4. Epistémologie et philosophie

Après une présentation concrète de la construction et du fonctionnement de la théorie, faisons retour sur les présupposés antiguillaumiens et les sources guillaumiennes afin de mieux circonscrire le cadre philosophique et méthodologique de la NSE.

Dès 1962, la neurolinguistique analytique, comme son nom l'indique, entendait faire de la linguistique une des branches des sciences de la nature, sans que cela constitue une négation de son caractère éminemment social. *Esquisse d'une théorie linguistique des mouvements cortico-cérébraux* (!), étude inédite de 1964, mentionnée en 1980<sup>17</sup>, n'effectue-t-elle pas, comme on dit de nos jours, une naturalisation de l'intentionnalité<sup>18</sup>? Si aujourd'hui l'impératif des sciences cognitives est ainsi formulé, il n'est peut-être pas inutile de situer une

<sup>16</sup> Cf. *Cahiers de praxématique*, *op. cit.*

<sup>17</sup> Par Bernard Potier dans «Guillaume et le tao», *Langage et psychomécanique du langage*, études dédiées à Roch Valin, sous la dir. de A. Joly et W. H. Hirtle, Lille, Presses universitaires de Lille, 1980, 19-61 où l'auteur utilise à sa façon le modèle sinusoïdal.

<sup>18</sup> Elisabeth Pacherie, *Naturaliser l'intentionnalité*, Paris, PUF, 1993.



théorie, la NSE par rapport à la phénoménologie et plus précisément au sujet transcendantal kantien et husserlien. Il ne suffit pas de vouloir psychologiser et biologiser ce sujet, au grand dam de Husserl et de ce sujet, encore faut-il en trouver les moyens adéquats. La NLA offre une réponse aux critiques de J.-L. Petit, lequel exprime une crainte, une réaction de défense légitime très courante. Les constructions «physicalistes» «ignorent la constitution subjective, autant qu'intersubjective de notre esprit»<sup>19</sup>. Ma réponse est double. Le physicalisme cognitiviste contradictoirement n'ignore pas le sujet. Il l'absolutise. Mais cette absolutisation tue le sujet dans la mesure même où elle entraîne la nécessité d'une structure conceptuelle universaliste où le sujet n'est pas. Le cognitivisme est une mécanisation subjectiviste. Par contre, le physicalisme de la NSE —j'endosse le mot bien qu'il soit fait pour provoquer l'effroi— n'ignore ni n'absolutise le sujet, donnant à la matière du sens la forme de l'interaction, il fait du sujet ce qui émerge de la matrice épistémique au moment de particularité maximale. Fondant le sens sur la forme même du dialogique, du pragmatique, de l'énonciatif, la NSE place au cœur de son modèle l'intersubjectif, mieux l'interpersonnel qui participe de cette forme de retournement oscillatoire. La NSE ne nie pas le sujet, elle le prend dans un mouvement de va-et-vient qui le construit et le déconstruit. Cela dit du moins à partir du pôle que nos langues magnifient. Car d'autres n'ont cure du sujet.

Si Kant produit une théorie de la connaissance qui constitue une «révolution copernicienne» en substituant l'orientation sujet → objet à l'ordre objet → sujet de la philosophie classique, c'est-à-dire en inversant un couple d'inverses, la NSE, pour sa part, fait voir que les langues, portant en elles une *theoria*<sup>20</sup> de la cognition, sont construites sur l'entier du mouvement de révolution, cyclicité qui déconstruit le subjectivisme de la phénoménologie transcendantale.

Mais cet approfondissement épistémologique ne peut être mené à bien qu'en s'appuyant sur l'œuvre colossale de Jean Petitot. Et cela d'autant plus que l'œuvre de René Thom et celle de cet auteur, au-delà de leurs intentions, jettent sur les origines de la NSE une lumière des plus éclairantes.

## 5. Linguistiques de position et théorie des catastrophes

Quand Gustave Guillaume se réclamait de Leibniz et de Poincaré, c'était pour situer nommément dans le sillage d'une *analysis situs* la «linguistique de position» qu'il allait promouvoir. Cette volonté de fonder le langage sur du géométrique, du topologique, c'est-à-dire du *visible*, sur une «mécanique intuitionnelle» —*intueri*— donne lieu chez le créateur de la psychomécanique

<sup>19</sup> *Encyclopédie philosophique universelle*, dir. André Jacob, Paris, PUF, 1990, p. 1348.

<sup>20</sup> Contemplation, vision, défilé.

du langage à un «*tenseur binaire radical*», *schème* des opérations mentales, «*assiette*» des systèmes du temps et de l'article. N'était-ce pas déjà frayer un chemin à la naturalisation de l'*intentionnalité* que de recourir à des *tensions* et de faire du sens une question de sens, d'orientation s'entend, où il me plaît de voir la flèche de l'arc tendu de l'*in-tentio*? Il n'est donc pas fortuit que ce premier «schématisation de la structure» m'ait conduit<sup>21</sup> à entrapercevoir une affinité, voire un isomorphisme, entre mon modèle oscillatoire et une (double) fronce. Il m'apparaît aujourd'hui que cette catastrophe élémentaire est peut-être une modélisation plus adéquate que mon modèle sinusoïdal. D'abord pour une raison générale. La théorie des catastrophes (TC) doit pouvoir conférer un statut d'objet à la notion guillaumienne de «saisie», de même qu'elle permet «d'établir de façon *critique* [...] les conditions de possibilité d'une *constitution de l'objectivité* structurale»<sup>22</sup>, entendons de l'objectivité de la notion de structure. Ainsi des théories linguistiques, comme la psychomécanique du langage ou la NLA, faisant appel à des cinétismes ou une dynamique, tablaient sur la notion de *continuum*. La linguistique guillaumienne fut marginalisée pour cette raison même par le structuralisme ne tolérant qu'un statisme allant de pair avec son antimentalisme. Sur la base de ce *continuum*, la TC nous apprend à définir des discontinuités, non plus seulement conçues comme interceptions, comme «saisies», mais comme des formes émergentes résultant de conflits entre des attracteurs. Le *temps* dit «opératif» que ces deux théories morphogénétiques préthomiennes prenaient comme outil d'analyse privilégié, se trouve subordonné à des *espaces* multidimensionnels. La question se pose toutefois de savoir si et comment l'oscillation dégagée par la NLA peut constituer un «chemin temporel», un complément quantitatif et analytique des singularités définies par la TC, mathématique qualitative. C'est dans le cadre de ces réflexions, que j'en viens à proposer la structure du cycle d'hystérésis<sup>23</sup> en lieu et place d'un *continuum* oscillatoire, fût-il discrétisé par des «positions» constitutives du sens.

La raison particulière est que le cycle d'hystérésis semble de nature à résoudre des questions auxquelles je ne trouvais pas de réponses. Les caractères généraux de l'état médian, qui n'ont pas fait l'objet de cette étude (subjonctif, instrumental, etc.), sont les suivants : éléments «obliques», présentant des difficultés de «saisie», plus sujets à la disparition que les autres signifiés, et dont le signifiant est compensatoirement ultérieur ou augmenté. J'interprétais ces traits comme des indices de la vitesse maximale du système en ce lieu. Si cette

<sup>21</sup> *Langages* LXX, *op. cit.*

<sup>22</sup> Jean Petitot, «Théorie des catastrophes et structures sémio-narratives», *Actes sémiotiques, Documents du G.R.S.L.* XLVII-XLVIII (1983), p. 5.

<sup>23</sup> René Thom, «Structures cycliques en sémiotique. Complément à la thèse de Jean Petitot», *Actes sémiotiques, Documents du G.R.S.L.* XLVII-XLVIII (1983), pp. 40-44.

propriété cinétique est observable dans un mouvement pendulaire, et seulement dans ce type de mouvement, alors on ne peut pas, me semble-t-il, rendre compte de l'existence de deux états polaires d'hétérogénéité différente. En revanche, le cycle d'hystérésis avec sa «dynamique lente» sur les branches supérieure et inférieure, mais sa «dynamique rapide»<sup>24</sup>, lors du saut, n'offrirait-il pas une image plus appropriée répondant à ces deux exigences. Quoiqu'il en soit, on est en droit d'attendre de la TC, non seulement qu'elle poursuive ses travaux de fondation, mais encore, que par l'analyse des propriétés géométriques des catastrophes, elle nous guide vers la découverte de caractéristiques linguistiques non facilement décelables et débouche sur des propositions de tests très élaborées; espérant aussi que la TC, qui est plus et moins qu'une théorie —René Thom *dixit*— continue d'avoir besoin de théories.

## 6. Neurosémantique du signifiant

Suivant un principe de va-et-vient entre théorie et études pratiques, après cette pause épistémologique et méthodologique, il convient d'aborder à présent le problème du signe d'autant plus que certains le tiennent encore pour métaphysique. La thèse de l'arbitrarité est une nécessité théorique pour qui construit un structuralisme immanentiste, mais aussi un paralogisme passant pour une évidence grâce à un dualisme latent ou revendiqué, fort d'une tradition bimillénaire. Mais qui pense avoir établi que les langues, dans la structure de leurs «catégories» ou systèmes, épousent la forme de la matrice dialectique de l'interaction épistémique, est contraint d'affirmer que le langage est, à ce niveau fondamental, une image de la structure oscillatoire de l'expérience.

En plus de mimer globalement le renversement conflictuel des postures de la cognition, dans l'architecture même de leurs «signifiés», les langues, par leurs «signifiants», balisent cet espace constitutionnel. Un modèle cyclique permet d'observer que des deux membres d'un pôle c'est l'ultérieur qui tend à être pourvu de la masse phonématique la plus grande ou dont le signifiant est définissable comme ultérieur : la NLA définit les signifiants comme elle définit les signifiés, c'est-à-dire à l'aide d'une relation d'ordre, mais il lui manque ici un modèle cyclique, seulement entrevu dans la structure biaxiale de la cavité buccale.

Traditionnellement on dit d'un *i* qu'il est une voyelle antérieure et d'un *u* qu'il est postérieur. Certes. Mais c'est là une définition statique sans grande signification. Lors de l'*acte* phono-articulatoire, et donc selon le *sens* de l'expiration, *u* est une antérieure et *i* une ultérieure. Ainsi, un signifié ultérieur

<sup>24</sup> René Thom, *op. cit.*, p. 44.

comme le pluriel, par exemple, sera-t-il signifié par une articulation ultérieure et le singulier par une antérieure : *amico/amici*, *foot/feet*, *der Sohn/die Söhne*. Puisque le modèle sinusoïdal prévoit que l'ergatif est l'ultérieur, on doit s'attendre à divers types d'ultériorités sémiologiques. En dyirbal, *yara-ñgu*, ergatif, fait suite à *yara*, absolutif et le warrangu dit pareillement à l'absolutif *pama* et *pamangku* à l'ergatif (*homme*) comme le basque *gizona*, protoaccusatif, *gizonak*, protonominatif (*l'homme*), langue qui marque l'ultériorité de l'ergatif comme celle du pluriel par le même phonème *k*. Quand l'absolutif est également marqué, il faut vérifier si l'ordre phonoarticulatoire est bien l'ordre du sens : en tunumiisut *-q* marque l'absolutif et *-p* l'ergatif. L'ergatif est bien ultérieur à l'absolutif comme *p* est ultérieur à *q*. Il est évident qu'en cette matière il est impératif d'avoir des vues statistiques portant sur de larges corpus. Comme voir c'est orienter l'espace, les langues, pour concevoir, orientent leurs signifiants *comme* leurs signifiés, ou de façon moins dualiste, le sens des «signifiés» est l'orientation des «signifiants». Une forme de substantialisme est repérable chez les «arbitristes» qui croient voir chez les cratyliens une pensée substantialiste<sup>25</sup>. Ici encore, en fait, se manifeste une sorte d'allergie profonde à la contradiction, qui est une des causes de la pensée universaliste.

Le cratylisme classique, si décrié, portant sur le lexique, bien que parfois fantaisiste, ne manque pas de fondements. Nous ne sommes pas là devant une forme de mysticisme, comme certains ont dit, mais bien en face d'une recherche des enracinements perceptuels du langage, dans une mise en question du couple dualiste sensible/intelligible, inscrite dans le modèle de la NSE. En plus de ce mimologisme traditionnel qui agace certains et fait les délices de bien d'autres, le lexique n'ignore pas du tout la structure oscillatoire. En hommage à René Thom, qui l'emprunte à Devos, je fais mention de cet énoncé aussi profondément linguistique qu'humoristique : *un bout de ficelle a deux bouts*. Les bouts de la ficelle ne sont pas ses pôles, mais *bout*, oscille entre deux pôles, l'un de la continuité, l'autre de la discontinuité. *Lingüística perceptiva*<sup>26</sup>, la NSE, héritière du *voir* de concevabilité guillaumien, on l'aura entrevu par cet exemple type, n'est pas sans lien<sup>27</sup> avec la linguistique *liminaire* de Angel López García.

Quand on ne pose pas un niveau conceptuel universaliste, c'est-à-dire quand on ne dissocie pas les signifiés des signifiants et qu'on résout le problème de la contradiction par la dynamique des systèmes neurosémantiques, *ipso facto* on peut observer que le signe, loin d'être fondamentalement arbitraire, est régi par un principe d'analogie. Il est isomorphe à la structure de la cognition.

<sup>25</sup> Maurice Toussaint, «Exemplaires» I et II, *AEF* III (1980) pp. 255-263, *AEF* IV (1981), pp. 265-273.

<sup>26</sup> Angel López García, *Fundamentos de lingüística perceptiva*, Madrid, Gredos, 1989.

Les affects et le social matérialisent le conflit cognitif : se blottir, protosujet, ou faire quelques mètres, en quête de subjectivité «loin» de la mère? Contact ou non-contact? Une linguistique ne peut être qu'anticonceptualiste qui trouve cette bipolarité au cœur du langage. Et les langues de la mimer. Mais le signe est aussi pris dans cette circularité contradictoire qui le motive oscillatoirement, le démotive et le remotive.

Enfin, d'une manière globale et encore spéculative, la NLA serait tentée d'affirmer que les langues traduisent, en oscillant, les différents types d'oscillations perceptives. Aussi terminerai-je elliptiquement, ne retenant que la vue. Si le micronystagmus est en partie responsable de la discrimination du fond et de la figure, si le chiasme, cycle crucifié<sup>28</sup> grâce auquel la pensée fait le *tour de la question* ou plus dialectiquement la *retourne*, a pour précurseur la très archaïque structure du chiasma optique, si l'œil lunaire et l'œil solaire de Horus ne sont pas que l'expression des deux régimes du symbole, verbe et vision sont informés, «depuis toujours», d'une même matière vibratoire.

---

<sup>27</sup> Pour des développements plus explicatifs cf. Concepción Hermosilla Alvarez, *Ver y leer en la obra de Roland Topor*, Thèse de doctorat, Cáceres, UEX, 1991.

<sup>28</sup> Maurice Toussaint, «Reflexiones parafilológicas sobre lo cíclico», *Glosa* III (1992), pp. 93-120, *Correspondance* IV, *op. cit.*